

4

LA
FLEURISTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

**DE MM. FERDINAND DE VILLENEUVE
ET ÉTIENNE ARAGO;**

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU VAUDEVILLE, LE 4 JUILLET 1827.

.....
PRIX : 1 FR. 50.
.....



PARIS.
BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE, BOULEVARD S.-MARTIN, N° 29,
VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1827.

PERSONNAGES.

M^{me} DE S^{te} MARIE.

EMILE, caissier chez un agent de change.

TIMOLÉON, son ami.

CÉCILE, fleuriste.

ANGÉLINA, sa première demoiselle.

PLUSIEURS OUVRIÈRES.

ACTEURS.

M^{lle} DUSSERT.

M. BERCOUR.

M. LAFONT.

M^{lle} J. COLON.

M^{lle} MINETTE.



La scène se passe à Paris, chez Cécile.

Vu au ministère de l'intérieur,
Paris, 29 juin 1827.

Signé COUPART.

LA FLEURISTE.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une chambre de l'appartement de Cécile, formant une arrière-boutique; dans le fond, une porte donnant sur une cour. A droite est l'entrée de la boutique, à gauche l'entrée d'une chambre; plusieurs armoires vitrées garnies de fleurs, un secrétaire, une table en forme de comptoir, une psyché, plusieurs chaises, et des fleurs et des guirlandes commencées, sur le comptoir.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉCILE, ANGÉLINA, PLUSIEURS OUVRIÈRES.

Cécile sort de la chambre à gauche, et les ouvrières entrent par le fond.

CHOEUR.

AIR : Je saurai bien te faire marcher droit! (de la Lune de Miel.)

Ah! quel ennui!
Chaq' matin v'nir ici,
Qu' c'est donc dommage
De se r'mettre à l'ouvrage.

Ah! quel ennui!
Chaq' matin v'nir ici,
Plus de plaisir aujourd'hui.
C'est fini.

ANGÉLINA.

J'aime par goût les prés, les bois, les champs,
J'aime à visiter un parterre,
J'aime les fleurs qu'on voit naître au printemps,
Mais je n'aime pas à les faire.

CHOEUR.

Ah! quel ennui, etc.

(Elles accrochent toutes leurs pelisses et leurs chapeaux.)

ANGÉLINA.

J'espère, mademoiselle, qu'aujourd'hui vous ne vous

plaindrez pas de nous... Il est à peine neuf heures et nous voilà déjà toutes à l'atelier...

CÉCILE.

C'est bien... mais vous savez qu'il faut que je sorte pour recevoir le montant de quelques factures... Pendant mon absence distribuez à ces demoiselles les commandes les plus pressées.

ANGELINA, *mettant son tablier.*

Ça suffit, mademoiselle. (*aux ouvrières.*) Allons, à l'ouvrage....

CHOEUR.

Ah! quel ennui, etc.

(*Elles entrent toutes dans la boutique.*)

CÉCILE, *seule un moment.*

(*Elle prépare quelques petits cartons et met son chapeau.*)

Si pendant mon absence Emile allait venir... oh! puis-je l'espérer... depuis deux mois... je ne l'ai pas revu... en vain je l'attends tous les jours... je le sens, il faut que je l'oublie.

AIR : Je sais attacher des rubans (du frère Philippe).

N'y pensons plus, disais-je chaque jour,

Il ne répond pas à ma flamme;

Le souvenir de mon premier amour

Doit être banni de mon âme.

Mais les projets deviennent superflus

Contre un ingrat que l'on adore.

Toujours dire : n'y pensons plus,

Hélas ! c'est y penser encore.

ANGÉLINA, *rentrant, et à la cantonnade.*

Vous l'entendez, mesdemoiselles... Terminez d'abord la couronne et le bouquet de mariage... moi, je me charge de la guirlande... (*Cécile prend ses cartons, fait un nouveau signe à Angéline et sort.*)

SCÈNE II.

ANGÉLINA, *seule.*

C'est gentil d'ordonner... il me semble que j'ai des dispositions pour cet état-là, moi... Quelle différence avec celui d'ouvrière... de fleuriste surtout... Il faut travailler

du matin au soir... et encore on ose tenir des propos sur notre compte... Ce sont les jeunes gens qui ont perdu notre état de réputation... Je crois bien, ils sont toujours là quand on sort... ils vous accablent de compliments, vous offrent leurs bras... quelquefois même leur parapluie en cas de mauvais temps... et comment se méfier d'eux ? à les entendre... on les prendrait pour des Catons, s'ils ne finissaient pas toujours par vous demander votre adresse... heureusement que je vais bientôt être au-dessus de tout ça... une fois que j'aurai touché ma part dans la succession de feu ma tante l'épicière..... dont je porte le deuil, depuis quinze jours, tous les dimanches... C'est ce matin qu'on ouvre le testament... et dans deux heures je connaîtrai mon sort... mais je bavarde là, et j'oublie que j'ai à terminer ces fleurs pour la robe de noce de cette grande dame de la Nouvelle-Athènes, qui se donne le ton de m'appeler petite... (*Elle se place près de la table et tresse une guirlande.*) Elle fait la fière parce qu'elle a un équipage... des cachemires, et qu'on l'appelle madame de Sainte-Marie!.. Depuis qu'elle est lancée dans le beau monde, et qu'elle va épouser un jeune homme comme il faut... Dieu! faut-il que les jeunes gens soient inconséquens! car, enfin, tout le monde sait depuis quand elle a fait fortune.

AIR :

Jadis Marie était son nom,
 Elle demeurait au cinquième :
 Plus tard femm' de chambr' d'un barbon,
 Je la vis descendre au troisième.
 Tout' fière alors dans son quartier
 Du nom d'Mariette ell' s'qualifie;
 Un banquier la trouva jolie,
 Depuis c'temps ell' logé au premier
 Et s'appell' madame Sainte-Marie.

Mais qu'est-ce qui vient là ? c'est le propriétaire de cette maison...

SCÈNE III.

ANGÉLINA, TIMOLÉON.

ANGÉLINA.

Bonjour, M. Timoléon.

TIMOLÉON.

Salut à la belle Angéline... toujours à l'ouvrage : c'est vraiment exemplaire... Que faites-vous donc là ? des roses pompons... Dieu ! que vous êtes heureuse de pouvoir rester sur votre chaise toute une journée (*Prenant un bouquet.*) Il est vrai qu'avec votre ouvrage vous êtes toujours en compagnie, et que vous passez vos jours entre la gaieté et les coquelicots... la mélancolie et les pieds d'alouettes...

ANGELINA.

C'est ça... je vous conseille d'ambitionner mon esclavage, vous qui vivez de vos revenus.

TIMOLÉON.

Ah ! oui, mes revenus... je sais bien : c'est gentil des revenus... c'est dommage que ça ne dure pas toujours... avec l'amour, le jeu, le vin de Champagne et les amis... surtout comme ceux que j'attends encore à déjeuner ce matin... mais parlons d'autres choses... dites-moi, mademoiselle Cécile est-elle sortie ?

ANGELINA.

Oui, elle a été toucher le montant de quelques factures échues... cela vous contrarie, peut-être, car c'est elle seule qui vous attirait ici ?

TIMOLÉON.

(*A part.*) Est-ce que par hasard elle aurait deviné mon amour anonyme?... (*haut.*) Qui peut vous le faire présumer ? j'ai toujours eu peur, au contraire, que ma réputation de capitaliste et de riche propriétaire ne l'effrayât... C'est vrai, comme j'ai le malheur d'être assez bien tourné, d'avoir cinquante mille livres de rentes et un coupé, on dirait qu'elle a peur de moi... Je vous demande un peu quelle injustice !... Je n'ai pourtant pas une figure à effrayer la pudeur... tenez, belle Angéline, je vous en fais juge. Eh bien... vous baissez les yeux... ah ! je vous en prie... pas de cérémonie avec moi...

ANGELINA

Dame ! monsieur Timoléon, c'est qu'une fille bien élevée...

TIMOLÉON.

Oui, oui, je conçois. (*montrant les fleurs.*) Ici vous craignez les papillons, n'est-ce pas ? Au fait, pour vous, c'est une affaire d'état. Ah ! ça, on assure qu'elle est bien sévère, cette demoiselle Cécile... Il me semble pourtant que jolie comme elle est..., quelqu'un a dû... heim... Vous

devez savoir ça... vous qui connaissez toutes les anecdotes du quartier?...

ANGELINA.

Oh! si on voulait jaser.

TIMOLÉON.

Eh bien! c'est précisément ce qu'on vous demande.....
Jasons. (*Il se rapproche.*)

ANGELINA.

Au fait, avec vous je ne risque rien, et je peux tout vous dire...

TIMOLÉON.

Soyez tranquille... je suis discret... comme l'humble pervenche qui vient de naître sous vos jolis doigts...

ANGELINA, *avec volubilité.*

Vous saurez donc que mademoiselle Cécile est la fille d'un brave militaire et d'une pauvre femme... Orpheline dès l'âge de quinze ans, elle vivait dans une mansarde et était sans ressource, quand un beau matin elle trouva sous sa porte un gros rouleau tout rempli d'or... avec une lettre... On lui disait dans cette lettre... que quelqu'un avait eu pitié de son sort, et que tous les mois, à pareille époque, elle trouverait au même endroit une somme d'argent nécessaire à ses besoins... Depuis, elle a pris un état, elle a travaillé... et maintenant, la voilà devenue une des premières fleuristes du carré Saint-Denis.

TIMOLÉON.

Pauvre petite!... Eh bien! c'est très bien de la part de cet inconnu, et si j'avais été à sa place... j'en aurais fait tout autant... peut-être plus... Mais parvint-elle à découvrir ce généreux bienfaiteur?

ANGELINA.

Oui... du moins elle le guetta... et crut reconnaître un beau jeune homme qui demeurait au-dessous d'elle, dans la même maison... Alors...

TIMOLÉON.

Alors... alors... Je vous dispense du reste. (*soupirant.*)
On devine comment finissent toutes ces histoires-là; c'est toujours la même chose depuis long-temps... ainsi...

ANGELINA.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe, mauvaise langue... car le beau jeune homme nia tout, démenagea quelques jours après... et je crois même que depuis quelque temps mademoiselle ne l'a pas revu.

TIMOLÉON.

Vraiment!... Ah! tant mieux... Ce dénouement-là me rassure... mais il m'étonne... parce que dans votre état...

ANGELINA.

Eh bien! quoi! dans notre état! .. parce qu'on est fleuriste, est-ce donc une raison?...

TIMOLÉON.

Oh! pardon, pardon; c'est vrai, je n'y pensais plus..... la vertu peut habiter partout, mademoiselle Angéline.... seulement quelquefois elle se cache.

AIR : Vaud. de Guzman d'Alfarache.

Où vraiment, ici je vous l'atteste,
On la voit dans tous les états;
Et je la trouve en tablier modeste
Bien plus souvent qu'en robe à falbalas.
On croit qu'en vous rien ne résiste
Quand on voit vos attraits séducteurs :
Mais la vertu d'une fleuriste
C'est un serpent caché sous les fleurs...

ANGELINA.

Ah! mon Dieu!... j'entends le bruit d'une voiture..... c'est sans doute une pratique..... Que c'est donc désagréable!... On va dire encore que pendant l'absence de mademoiselle, je reçois des jeunes gens...

TIMOLÉON.

En ce cas, je me sauve.

ANGELINA, *l'arrêtant.*

Non, seulement n'avez pas l'air effronté comme ça quand il y a du monde.

TIMOLÉON.

C'est bon... alors je reste... et pour vous tranquilliser, je suivrai votre système politique... je vais baisser les yeux. (*à part, pendant qu'Angéline va vers la porte.*) N'importe, ce que je viens d'apprendre sur le compte de mademoiselle Cécile augmente l'amour qu'elle m'inspirait déjà...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME DE SAINTE-MARIE.

MADAME SAINTE-MARIE *à un chasseur qui entre et sort aussitôt.*

Williams, terminez les courses que je vous ai indiquées et qu'ensuite le landau viennois me reprendre.

ANGELINA , *à part.*

Ah ! c'est madame de Sainte-Marie , la dame aux grands airs... Je vais encore être humiliée.. et devant M. Timoléon... C'est très désagréable.

MADAME SAINTE-MARIE.

Bonjour , petite.

ANGELINA , *à part.*

Petite!... Là , j'en étais sûre.

MADAME SAINTE-MARIE.

Eh bien ! mes fleurs sont-elles terminées. Je viens vous prévenir qu'il me les faut aujourd'hui même, ma belle enfant.

ANGELINA , *sèchement.*

C'est bon , madame , je vais vous rendre la réponse..... (*à part.*) ma belle enfant... Quelle expression!... Ah ! si j'étais établie , comme je la remettrais à sa place.

TIMOLÉON.

Eh ! mais , je ne me trompe pas... Nous sommes en pays de connaissance. (*Il salue madame Sainte-Marie.*)

ANGELINA , *à part.*

Qu'il est ennuyeux , ce monsieur Timoléon ! il connaît tout le monde. (*Elle entre dans l'atelier.*)

SCÈNE V.

TIMOLÉON , MADAME SAINTE-MARIE.

MADAME SAINTE-MARIE.

Comment!... c'est vous, Timoléon!... par quel hasard dans cette maison ?

TIMOLÉON.

Vous ne serez pas surprise de m'y voir , madame , quand vous saurez qu'elle m'appartient et que j'en habite le premier étage.

MADAME SAINTE-MARIE.

Ah ! monsieur est propriétaire ?

TIMOLÉON.

Oui , madame... c'est mon état... je n'ai jamais pu en avoir d'autre... et maintenant les mauvais locataires se lèvent de si bonne heure que je n'ai pas le temps de me coucher quand vient le 15 du mois... c'est au point que depuis quelque temps j'ai pris le parti de ne louer mes appartemens qu'à des femmes jeunes et aimables , parce

qu'avec elles au moins un propriétaire jeune et aimable aussi ne peut jamais tout perdre.

AIR : Vaud. de la Robe et des Bottes.

Le premier mois un rien les effarouche,
Jamais un mot, jamais un seul regard.
On a beau faire, hélas ! rien ne les touche ;
Mais ce ton-là s'apaise un peu plus tard.
Au second mois leur orgueil tient moins ferme,
Et d'un degré toujours il est déchu.
Bref, du dédain je vois venir le terme
Lorsque le trimestre est échu.

MADAME SAINTE-MARIE.

Au surplus, vous pouvez vous montrer généreux ; car on assure qu'hier vous avez gagné une somme énorme.

TIMOLEON.

Ah ! chez la petite baronne de Pooffen - Offen, où nous nous sommes rencontrés... Eh bien, oui, Madame... un bonheur insolent : plus de dix mille francs que j'ai gagnés... c'est-à-dire, pas moi, car j'étais en train de valser pendant ce temps-là... mais un gros monsieur qu'on appelait, je crois, le commandant, et pour lequel je pariais... et vous, Madame, qui donnez de ton partout, et qu'on a surnommée avec raison la Ninon de la Nouvelle Athènes, me direz-vous comment il se fait que je vous voie ici avant midi ?

MADAME DE SAINTE-MARIE.

Que voulez-vous ? on dit que les ambitieux ne dorment guère : je crois que les coquettes leur ressemblent... et vous savez que je le suis un peu... Du reste, il s'agit d'une affaire importante pour moi, de ma couronne et de mon bouquet de mariage, que j'avais commandés chez cette petite fleuriste, dont je suis assez contente.

TIMOLEON.

Ah ça, la nouvelle est donc vraie ? et votre mariage est définitivement arrêté avec M. Emile, ce jeune aspirant agent de change, que depuis quelque temps vous nous avez présenté chez la petite baronne ?

MADAME DE SAINTE-MARIE.

Oui, dans quelques jours je dois lui donner ma main.

TIMOLEON.

Madame, je vous en fais mon sincère compliment... Gentil garçon... assez bon enfant... Hier nous nous sommes trouvés ensemble à l'écarté... Il paraît aussi (à part.)

malheureusement de l'autre côté... (*haut.*) Au surplus, Madame, on assure qu'il vous adore...

MADAME DE SAINTE-MARIE.

Je le crois... aussi pour lui j'ai tout sacrifié... le monde... le luxe qui m'environnait... Tenez, dernièrement encore j'ai rejeté les hommages d'un riche baron étranger qui me priait d'accepter sa fortune et sa main... Enfin... je ne veux plus m'occuper que de lui...

AIR : Mais je n'aime plus le printemps.

Jusqu'à présent l'espérance trompeuse
De ses chimères me berçait.
Et bien souvent je me croyais heureuse,
Grace au luxe qui m'entourait. (*bis.*)
Mais ce bonheur n'était qu'un vain mensonge,
Mon cœur renonce à tant de vanité ;
Assez long-temps je fus heureuse en songe,
Je veux enfin l'être en réalité.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANGÉLINA.

ANGÉLINA,

Madame, vos fleurs ne sont pas encore terminées... mais si vous le voulez on pourra s'entendre avec votre couturière ?...

MADAME DE SAINTE-MARIE.

Non, c'est inutile... dans deux heures je reviendrai avec ma robe et vous me les placerez vous-même... j'espère qu'elles seront prêtes ?

ANGÉLINA.

Oui, Madame... (*à part.*) si j'ai le temps.

MADAME DE SAINTE-MARIE.

En attendant, j'ai quelques courses à faire.

TIMOLÉON.

J'avais bien aussi une affaire importante à terminer avec ma jolie locataire... mais tous mes amis sont sans doute déjà réunis dans ma salle à manger... plus tard je guetterai le moment de m'échapper... Madame, voulez-vous bien me permettre de vous offrir la main jusqu'à votre voiture ?

ANGÉLINA.

Oh ! Dieu, en voiture ! et moi à pied... quelle injustice !..

N'ayons pas l'air de la regarder monter dans son landau,
car je serais trop humiliée...

TIMOLÉON.

AIR : Tyrolienne d'Amédée de Beauplan.

Aujourd'hui,
Je dois ici,
Comme propriétaire,
Faire
Valoir mes droits,
Car c'est le quinze du mois.

MADAME DE SAINTE-MARIE.

Quoi! vous voulez près d'une locataire
Sévèrement faire parler la loi?

TIMOLÉON.

Qui, moi, Madame? ah! puissé-je au contraire
Ne pas la voir plus sévère que moi.

ENSEMBLE.

ANGELINA ET MADAME DE SAINTE-MARIE. TIMOLÉON.

Aujourd'hui,
Il doit ici,
Comme propriétaire,
Faire
Valoir ses droits,
Car c'est le quinze du mois.

Aujourd'hui,
Je dois ici,
Comme propriétaire,
Faire
Valoir mes droits,
Car c'est le quinze du mois.

SCÈNE VII.

ANGÉLINA, puis CÉCILE.

ANGELINA.

Je suis sûre qu'elle croit que je vais me gêner pour finir
son bouquet de mariage... Je m'en moque pas mal de
son mariage .. avec ça qu'il est bientôt l'heure où l'on va
ouvrir le testament de feu ma tante l'épicière... Juste-
ment voilà Mademoiselle qui rentre...

CECILE, *déposant ses cartons et se plaçant à son secrétaire.*

Je n'ai trouvé personne et je serai forcée d'attendre en-
core pour le paiement de ces factures.

ANGELINA, *à part.*

Elle n'a rien reçu... j'en étais sûre. Les jolies femmes
d'aujourd'hui c'est comme les mauvais sujets, ça ne veut
jamais payer ce que ça doit... mais faisons semblant de

rien et esquivons-nous... parce qu'avec les collatéraux il ne faut pas se faire attendre.

AIR : de Prévillè et Taconnet.

Vit' hâtons-nous d' nous rendr' chez le notaire !
 Il ne faut pas , je crois , perdre un instant.
 Ah ! dans l'étud' quel coup d'œil ça doit faire !..
 Chacun s' lamente et pleure en attendant
 L'ouverture du testament.
 Mais quand l' notaire aura fini de l' lire ;
 En deux partis ils vont se séparer. (*bis*)
 Les uns pleur'ront de voir les autres rire ;
 Les uns riront de voir les autr' pleurer.

(*Elle prend son chapeau et sa pelisse et s'esquive.*)

CECILE.

Cet argent m'était nécessaire , et je ne sais comment je ferai... mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète le plus... Tout à l'heure , en passant devant la demeure d'Émile , comme mon cœur battait !... autrefois il venait à ma rencontre... mais maintenant il me fuit... il semble avoir des secrets , et ce n'est plus à moi qu'il vient les confier.

AIR : De la veuve du Pêcheur. (Musique de M. Dolive.)

Emile à ma tendresse
 Autrefois répondait ;
 Aussi quelle tristesse
 Quand le soir arrivait !
 Pour mieux charmer l'absence,
 Nous répétions soudain
 Ce doux mot d'espérance :
 A demain !

Mais l'ingrat que j'adore
 A trahi ses sermens.
 Le temps augmente encore
 Mes regrets mes tourmens.
 Mon cœur souffre en silence,
 Et je répète en vain
 Ce doux mot d'espérance :
 A demain !

SCÈNE VIII.

CÉCILE, ÉMILE.

(Pendant ce couplet Émile paraît à la porte du fond et s'avance timidement.)

CÉCILE, l'apercevant.

Émile!... c'est lui!...

ÉMILE.

Bonne Cécile... si vous saviez tout le plaisir que j'éprouve à vous revoir.

CÉCILE.

Et moi donc, Monsieur... Il y a si long-temps que je vous attendais... Chaque jour je me disais : il reviendra peut-être... j'espérais en vain... alors je pleurais... mais vous voilà... je vous revois et tous mes chagrins sont oubliés.

ÉMILE.

Eh bien! c'est comme moi... quand je souffre et que je vous ai revue, que j'ai pressé votre main, il me semble que je suis moins malheureux... Aussi plus que jamais en ce moment je sens tout le prix de votre amitié et le tort que j'ai eu de la négliger si long-temps.

CÉCILE.

Mon plus grand regret c'était que vous ne fussiez pas là pour jouir de ma prospérité... voyez comme mon magasin s'est augmenté, s'est embelli.

AIR: Du partage de la richesse.

De vous revoir quand j'étais incertaine,
L'espoir, la crainte, hélas! troublaient mon cœur;
Et je sentais s'accroître aussi ma peine,
Tout en voyant s'augmenter mon bonheur.
Depuis un an la fortune attentive
Paraît enfin vouloir me protéger;
Mais on voudrait, quand le bonheur arrive,
A ses amis le faire partager.

Mais c'est assez s'occuper de moi... Parlons de vous... de votre projet d'établissement... L'agent de change chez lequel vous travaillez vous comptera-t-il bientôt au nombre de ses associés... Autrefois c'était là votre seule ambition.

EMILE, *se troublant.*

Oh! oui... oui, Cécile... Dans quelques jours, du moins je le pense, mon espoir sera réalisé.

CECILE.

Que je suis contente!... Eh combien je bénirai le sort quand je pourrai me dire : monsieur Emile est heureux!... Eh! mais, qu'avez-vous?... quelle agitation... quelle pâleur sur vos traits!... me cacheriez-vous quelque chose?...

EMILE.

Moi!... qui peut vous le faire penser?...

CECILE.

Oh! je sais lire dans vos yeux... Emile, vous souffrez?..

EMILE.

Eh bien, oui!... un malheur subit... apprenez... il s'agit de ma fortune, de mon honneur peut-être...

CECILE.

De votre honneur!..

EMILE.

Oui... je suis bien coupable, j'avais résolu de vous cacher ce secret; mais vous êtes si bonne que vous me pardonnerez.... vous allez tout savoir... Un soir, je fus entraîné par quelques amis dans une société trop brillante pour moi... Une autre que vous, Cécile, y fixa mes regards... me séduisit d'abord par son luxe, par son éclat.

CECILE.

Vous l'aimiez?

EMILE.

Oh! non... je le sens maintenant près de vous... mais je pris le sentiment que j'éprouvais pour de l'amour... ou plutôt on me le persuada... Le désir de plaire, de briller, égara ma raison... Je fis de folles dépenses pour celle que je croyais aimer... Enfin, vous le dirai-je, je crus un instant que je ne pourrais vivre sans elle... Et... je lui promis ma main. (*Cécile fait un mouvement.*) Qu'avez-vous, Cécile?...

CECILE.

Rien... rien... est-ce donc votre faute si vous ne pouviez m'aimer... d'ailleurs, celle qui vous fut chère était sans doute plus belle, plus aimable que moi... n'avait-elle pas droit à vos hommages?

EMILE.

Ah! mon inconstance fut la cause de tous mes maux... Votre image revint bientôt à mon souvenir et je jurai d'oublier mon erreur... mais j'avais dissipé une partie de

la somme avec laquelle j'allais devenir l'associé de ma maison... Et pour la rattraper, cette nuit, sur une table de jeu j'ai perdu tout ce que je possédais... et même vingt mille francs que mon agent de change m'avait confiés..... Si dans deux heures je n'ai pu les verser dans sa caisse, il va soupçonner mon honneur.

CECILE.

Et il ne vous reste pas d'espérance ?

EMILE.

Aucune dans ce pays... j'ai usé de toutes les ressources... mais en vain... je n'ose pas même rentrer dans la maison que j'habite... tout s'y découvrirait... Je n'ai plus qu'un moyen d'échapper à la honte : il me reste encore quelques parens dans les colonies... je vais les trouver... là je réaliserai le peu de fortune qui me revient, je m'acquitterai de ma dette... et alors on n'aura plus le droit de soupçonner mon honneur..... Mais peut-être, Cécile, ne dois-je plus vous revoir...

CECILE.

Que dites-vous... hélas ! si tout ce que je possède en ce moment...

EMILE.

Non, Cécile... la seule grâce que je vous demande, c'est de me permettre de rester ici quelques instans pour que je puisse écrire à mes amis et justifier ma conduite.

AIR : Fragment d'un duo de Léocadie.

Quelques jours je fus infidèle,
Mais le sort vient de m'en punir.
Car loin de vous l'honneur m'appelle...

CECILE.

Quoi ! pour jamais vous voulez fuir...

EMILE, *à part.*

Quelle souffrance !
Ah ! pour mon cœur
Plus d'espérance,
Plus de bonheur !..

CECILE, *à part.*

Plus d'espérance !
Et de bonheur,
Je sens d'avance
Battre mon cœur.

EMILE, *s'approchant d'elle.*

Peut-être un jour le sort plus doux...

CECILE.

On vient... par là... retirez-vous...

EMILE, *à part.*

Quelle souffrance ! etc.

CECILE, *à part.*

Plus d'espérance ! etc.

(Il entre dans la chambre gauche.)

SCÈNE IX.

CECILE, puis TIMOLÉON.

CECILE.

Il est malheureux et je ne puis le secourir... Ah! pour-
quoi ne suis-je pas aussi riche que celle qu'il aimait?

(Elle s'assied, et reste pensive.)

TIMOLÉON.

(A part.) Elle est rentrée... oui, la voilà... seule...
bon... le moment est favorable pour me déclarer... Ils
sortent de table, ils vont se mettre à l'écarté, et l'on ne
s'apercevra pas de mon absence...

(Il s'avance vers Cécile, et salue gauchement.)

CECILE, se levant aussitôt.

Vous ici, monsieur?... veuillez m'excuser... je ne vous
voyais pas...

TIMOLÉON, à part.

Dieu! qu'elle est jolie!... (haut, se troublant par de-
gré.) C'est à moi, mademoiselle, à vous demander pardon
d'avoir osé... mais quand vous saurez... que... la
cause... Enfin voilà pourquoi je... (à part.) Eh! bien,
qu'est-ce que j'ai donc, moi...

CECILE.

Je devine le motif de votre visite, monsieur, le terme
est échü... et vous veniez sans doute...

(Elle s'approche du secrétaire.)

TIMOLÉON, l'arrêtant.

Qui, moi!.. Ah! mademoiselle, vous me faites injure...
chaque fois au contraire que ce maudit terme arrive... je
n'ai pas de plus grand chagrin que de vous voir si em-
pressée à m'en faire remettre le montant... (à part.) par-
bleu, c'est une manière comme une autre d'engager la
conversation... tâchons d'en profiter adroitement...
hum... hum... (haut.) Souvent, mademoiselle Cécile, la
saison n'est pas favorable à votre commerce... et puis les
jolies femmes font parfois comme les grands financiers...
elles demandent plus de crédit qu'on ne voudrait leur en
donner... Enfin, les pertes qui passent souvent les pro-
fits... Tout cela fait que...

CECILE.

Oh! non, monsieur... grace au ciel de ce côté, je n'ai
pas à me plaindre du sort...

TIMOLÉON.

Eh bien, tant pis.... car j'aurais désiré... (*Elle le regarde avec étonnement.*) Oh! mais pardon: non... ce n'est pas cela que je voulais vous dire... je cherchais seulement à vous faire entendre qu'en vous rencontrant quelquefois si triste, si pensive... j'avais cru deviner le fond de votre chagrin... oui, je pensais... que ne voyant pas votre commerce prendre assez d'étendue... vous regrettiez peut-être... et alors, moi... je faisais des vœux... je formais des projets...

CECILE, *jetant les yeux du côté de la chambre où est Émile.*

Je vous le répète, monsieur... ce n'est pas pour moi que je suis inquiète...

TIMOLÉON.

Alors, mademoiselle, excusez mon indiscretion... je dois... je veux respecter votre secret... mais s'il s'agissait d'une affaire... d'intérêt... je suppose... vous auriez tort de ne pas vous confier à moi... car je vous jure que je n'aurais jamais mieux senti le prix de la fortune, qu'en l'employant à servir une personne aussi aimable!... aussi jolie!... aussi douce!... aussi bonne!...

CECILE, *à part.*

Il m'offre lui-même... Oh si je pouvais!

TIMOLÉON.

Allons, parlez sans crainte.... Pour vous rassurer je vais vous confier le motif qui m'amenait ici.... (*il la fait asscoir, et s'assied près d'elle.*) Apprenez que depuis que j'ai eu le bonheur de vous apercevoir... je n'ai plus la tête à moi... j'éprouve une émotion... un sentiment secret... enfin, mademoiselle, je ne dors plus... je ne fais que penser à vous... et j'ignore quand et comment cela finira.

AIR du Petit Gourrier.

Vous plaire est mon unique espoir...
 Que le jour naisse ou qu'il s'achève,
 Je pense à vous... et même en rêve
 Je crois encore vous revoir.
 Ce penchant qui vers vous m'entraîne,
 C'est l'amour... (*à part.*) qu'un amant, hélas!
 Pour se déclarer a de peine...
 Quand par hasard il ne ment pas.

CECILE, *se levant.*

Je connais peu les usages du monde... et ce qui m'étonne

c'est d'avoir pu vous inspirer un sentiment semblable, sans presque être connue de vous... Je vous en conjure, monsieur, ne pensez plus à moi, car je le sens... (*regardant toujours le côté de la chambre où Emile est entré.*) je ne pourrais jamais vous aimer... Pardonnez-moi ma franchise, et cessez de me tenir un langage que je ne saurais comprendre.

TIMOLÉON, *qui s'est levé en même temps qu'elle.*

Mademoiselle, en vous faisant connaître ma tendresse... je n'avais pas encore supposé que votre cœur pût déjà m'appartenir... C'est tout simple, nous ne nous connaissons pas... mais réfléchit-on quand on aime?... Et tenez, ce matin encore, je faisais des chimères de bonheur en pensant à vous... Oui, je me disais : si elle voulait consentir à m'aimer, quel bonheur !... et comme je finirais par m'attacher à elle... J'ai plus de cinquante mille francs de rente... oui, j'ai plus de cinquante mille francs de rente... et par conséquent des chevaux, des voitures, des valets.... Eh bien ! tout cela serait à ses ordres, elle paraîtrait partout avec éclat... tous les jours des plaisirs nouveaux, des cadeaux superbes... des parures... des cachemires.

CECILE.

De grace, monsieur, n'abusez pas plus long-temps de ma position... Ce bonheur que vous me retracez me ferait rougir de honte.... Hélas ! quoique bien jeune encore, je suis seule sur la terre, sans parens, sans amis, mais j'en implore l'appui de personne... ce n'est pas pour moi que j'avais besoin de secours... Ainsi, monsieur, croyez-moi, renoncez à votre projet et me conservez aucun espoir... tout à l'heure je vous priais de me laisser... maintenant je l'exige de vous.

TIMOLÉON, *à part.*

Allons, décidément c'est un miracle que cette femme-là... Je vous demande un peu où diable va se nicher la vertu, rue Saint-Denis, au rez-de-chaussée, tandis que dans le monde... dans des hôtels magnifiques et au premier... Allons, pas moyen... c'est fini... mais je devais m'y attendre... hier, heureux au jeu... aujourd'hui malheureux en femmes... c'était dans l'ordre.

AIR : Amis, voici la riante Semaine,

Depuis long-temps on sait qu'une querelle
Divise, hélas ! et l'Amour et Plutus ;
Leur culte en vain trouve chacun fidèle ,

L'excès, les vœux deviennent superflus.
 Le même point jamais ne les rassemble,
 Entr'eux vraiment c'est la guerre des dièux :
 Au fait, comment marcheraient-ils ensemble,
 Quand chacun porte un bandeau sur les yeux?

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

CECILE, ANGELINA.

ANGELINA, *entrant par la porte de la boutique.*

Dieu ! que c'est donc utile les notaires, surtout quand ils font notre fortune.

AIR nouveau de M. Doche fils.

Oui, j'hérite, *(bis.)*
 De plaisir j' sens qu' mon cœur palpite
 Oui, j'hérite,
 Aussi j' quitte
 Dès demain
 L'ouvrage et l' magasin.
 Oui j' quitt'rai d' main
 Le magasin.

Puisque me v'la riche à présent,
 Chacun m' fêt'ra, m' trouv'ra jolie.
 Aussi j' bénirai tout' ma vie
 Ma bonn' tante et son testament.
 Ah ! mon regret sera sincère,
 Pour son deuil je n' négligerai rien,
 Car je l'aimais comme une mère,
 Et puis le noir me va si bien !
 Oui, j'hérite, etc.

(*à part.*) Mais voilà mademoiselle... comme elle paraît triste!.. Voyons, abordons-la la première... Moi, je ne suis pas fière d'abord.... (*haut.*) Mademoiselle... je suis bien fâchée de vous interrompre dans vos réflexions.

CECILE.

Que me veux-tu ?

ANGELINA, *à part.*

Elle me tutoie encore... mais patience... n'ayons pas l'air d'y faire attention... (*haut.*) C'était pour vous prévenir que madame de Sainte-Marie va venir tout à l'heure cher-

cher ses fleurs pour sa robe de noce... et si vous ne donnez pas les ordres nécessaires à vos ouvrières...

CECILE.

Eh bien, qui t'empêche de terminer toi-même ?..

ANGELINA.

Plait-il?... que je remette les mains à l'ouvrage!... eh bien, par exemple.... ça serait du joli....

CECILE, *étonnée.*

Comment !

ANGELINA.

Apprenez, mademoiselle, qu'à dater de ce moment je ne fais plus partie de votre atelier... cela ne serait pas convenable... vous concevez bien que lorsqu'on a reçu une éducation distinguée et qu'on vient de faire un héritage...

CECILE.

Tu as hérité ?

ANGELINA, *chantant.*

Oui, j'hérite, oui j'hérite de ma bonne tante l'épicière.... Vous savez celle qui autrefois me donnait tant de bons conseils... (*à part.*) et de soufflets.

CECILE.

Ainsi te voilà riche maintenant... ah ! que tu es heureuse ! (*à part.*) Que ne puis-je le sauver au prix de tout ce que je possède !

ANGELINA, *à part.*

Voyez-vous l'envie comme ça perce. (*haut.*) Oui, mademoiselle, maintenant j'ai de la fortune, aussi dès aujourd'hui je dis adieu au tablier, aux aiguilles, aux roses, aux tulipes et aux coquelicots. J'pourrai m'acheter un fond, et à mon tour porter des fleurs sans être forcée de les fabriquer moi-même et de me piquer les doigts.

CECILE.

Eh quoi ! tu voudrais t'établir ?..

ANGELINA.

Je crois bien, avec de l'argent comptant... Dieu ! que c'est gentil des billets de banque...

CECILE.

Comment, tu as sur toi ?..

ANGELINA.

Certainement, trente mille francs... je les ai déjà comptés cent fois... dix, vingt, trente.

CECILE, *à part.*

Quelle idée !... oui, ce sacrifice est nécessaire. (*haut.*)

Tu veux t'établir, dis-tu ; eh bien , je connais un fond qui sera disponible quand tu voudras.

ANGELINA.

Et combien ?

CECILE, *regardant la chambre où est entré Emile.*

Vingt mille francs ; oh ! oui , vingt mille francs suffisent, et pour cela je n'exige de toi qu'une grace...

ANGELINA, *à part.*

Bon ! je la vois venir.... je suis sûre qu'elle va me demander des épingles.

CECILE.

C'est que dès aujourd'hui... nous changions de place.

ANGELINA, *étonnée.*

Voyons, voyons... qu'est-ce que vous voulez dire?... par là....

CECILE.

Que désormais, si tu le veux.... ici tu commanderas.... et moi... j'obéirai.

ANGELINA.

Comment, mademoiselle, vous voulez... et pour quelle raison ?

CECILE.

Que t'importe... consens à ce que je te demande... et jamais tu ne trouveras une ouvrière plus soumise, plus dévouée.

ANGELINA.

Qui, moi?... je pourrais commander dans l'endroit où j'ai tant de fois obéi.... Dieu ! comme ça humilierait Rose, Isoline et Rebecca !

CECILE.

Tu consens ?...

ANGELINA.

Je crois bien....

CECILE.

Eh bien !... donne-moi ton tablier, il convient à mon nouvel état.... et toi.... tu ne dois plus le porter.

ANGELINA.

Au fait, c'est trop commun pour moi maintenant... le voilà... et avec, les vingt mille francs... Il est tout neuf... sans ça.... je ne souffrirais pas.... Au surplus, soyez tranquille, vous mangerez à ma table.... vous ne coucherez pas dans la mansarde du sixième.... et je vous donnerai congé tous les dimanches.... (*Aussitôt qu'elle a fini d'attacher le tablier à Cécile, elle s'approche de la psyché ; Cécile se met*

au secrétaire et écrit une lettre à la hâte.) Ah ! ça, moi, pensons à ma nouvelle fortune et à la toilette que je dois faire.... Voilà d'abord une rose.... elle est à une pratique.... mais je m'en moque, pour un jour ça ne l'usera pas. *(Elle la met dans ses cheveux.)*

CECILE, *(elle a cacheté la lettre qui contient les billets de banque, elle appelle :)*

Julie ! *(une ouvrière paraît.)* Tiens, porte vite ce billet à son adresse... pars sur-le-champ. *(l'ouvrière sort.)* Ah ! maintenant je suis plus tranquille. *(Cécile vient se mettre sur la chaise où était Angéline et termine la garniture. Angéline se regarde dans la psyché.)*

SCÈNE XL

LES MÊMES, MADAME SAINTE-MARIE.

MADAME SAINTE-MARIE.

Comme je l'ai promis, je viens savoir si tout est terminé. Vous le voyez, je descends de voiture et il ne manque plus à ma toilette que les fleurs après lesquelles j'attends.

ANGELINA, *à part.*

Bon ! c'est la grande dame... Je suis enchantée qu'elle arrive en ce moment.

MADAME SAINTE-MARIE.

Eh bien ! tout n'est pas encore prêt... Non... en vérité, c'est scandaleux. *(à Angéline.)* Mais répondez donc, petite... c'est à vous que je m'adresse.

ANGELINA, *à part.*

Petite !... Comment, encore !... Ah ! c'est par trop fort, et je ne souffrirai pas... *(haut.)* Je vous ferai remarquer, madame, que l'expression que vous employez à mon égard est au moins déplacée... Apprenez que cette petite que vous traitez avec si peu de considération ne recevra plus d'ordres de personne ; et, si vous voulez une réponse, adressez-vous à mes ouvrières. *(à part.)* Qu'est-ce que c'est donc que ça.

MADAME SAINTE-MARIE.

L'impertinente !

CECILE, *se levant.*

Pardon, madame... c'était en effet à moi de vous répondre ; mais rassurez-vous, vos fleurs viennent d'être

terminées, et si quelqu'un a mérité vos reproches, c'est à moi seule qu'il faut les adresser.

MADAME SAINTE-MARIE.

Que signifie...

ANGELINA.

Ça signifie, madame, que je suis devenue la maîtresse, et que mademoiselle Cécile n'est plus que mon ouvrière... Voilà ce que je vous apprend pour qu'à l'avenir vous traitiez avec plus de politesse une personne qui vient d'acquiescer un état et un rang honorable dans la société.

MADAME SAINTE-MARIE.

Veillez m'excuser... j'ignorais qu'en si peu de temps... Mais enfin, puisqu'il en est ainsi... allons, mademoiselle Cécile, hâtez-vous de me placer ces fleurs.

CECILE, *s'avançant avec le bouquet et la guirlande à la main.*

Je suis prête, madame.

ANGELINA, *allant à la porte de l'atelier.*

Et vous, mesdemoiselles, venez toutes ici pour l'aider... je vous l'ordonne.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LES OUVRIÈRES.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ANGELINA.

AIR nouveau de M. Blanchard.

Accourez, et que l'on s'empresse
En cet instant de m'obéir;
Maintenant je suis la maîtresse,
Et je dois vous en avertir.

CHOEUR.

Accourons, et que l'on s'empresse
D'écouter son moindre désir;
Puisqu'elle devient la maîtresse,
Ici nous devons obéir.

ANGELINA.

Placez d'abord cette couronne,
Et puis attachez ce bouquet.

(*Madame Sainte-Marie s'assied devant la psyché; Cécile place dans ses cheveux une couronne de roses blanches; toutes les ouvrières l'entourent et l'aident.*)

(à part.)

Jadis j'obéissais, et maintenant j'ordonne,
Je ne suis là que pour juger l'effet.

MADAME SAINTE-MARIE.

Cela va-t-il à ma figure ?

ANGELINA.

Oui, vous plairez comme cela.

MADAME SAINTE-MARIE.

Mais où donc est la garniture ?

Pour qu'on puisse juger...

CECILE.

Madame, la voilà.

ANGELINA.

C'est bien... Maintenant placez-la.

(Cécile se met à genoux devant madame Saint-Marie et
attache la garniture au bas de la robe.)

ENSEMBLE.

MADAME SAINTE-MARIE.

TOUTES.

Oui, je vais paraître jolie,	Qu'elle est belle ! qu'elle est jolie !
Quand Emile me reverra ;	A son futur elle plaira :
Sans balancer, je le parie,	En la voyant, je le parie,
A mes genoux il reviendra.	A ses genoux il tombera.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ÉMILE.

(Suite de l'air.)

ÉMILE, sortant de la chambre.

Je ne puis plus rester, mon tourment est extrême !

MADAME SAINTE-MARIE.

Emile ici !.. celui que j'aime ?

ÉMILE.

Que vois-je ? Madame... c'est vous...

(à part.)

Et Cécile est à ses genoux.

CECILE.

Quoi ! ce serait...

ÉMILE, , allant à elle.

Relevez-vous.

CECILE, à part.

Et ce bouquet de mariage

Que mes mains viennent de finir...

C'était pour elle... Ah ! je sens mon courage

Malgré moi s'affaiblir...

ENSEMBLE.

CECILE.

Qu'ai-je entendu ! surprise extrême !
Devant moi je le vois pâlir...
C'était, hélas ! celle qu'il aime !
Avec elle il devait s'unir.

MADAME SAINTE-MARIE.

Qu'ai-je entendu ! surprise extrême !
Ah ! désormais je dois le fuir...
C'était, hélas ! celle qu'il aime !
Pourtant nous allions nous unir.

ÉMILE.

Qu'ai-je entendu ! surprise extrême !
Je me sens trembler et pâlir...
Je vois près de celle que j'aime
Celle à qui je devais m'unir.

ANGELINA ET LES OUVRIÈRES.

Qu'ai-je entendu ! surprise extrême !
Tous les trois je les vois pâlir ;
Hé quoi ! c'était celle qu'il aime !
Avec elle il devait s'unir !

ANGELINA.

Ah ! mon Dieu ! je suis sûre qu'il va y avoir une scène...
Pourvu que ça ne compromette pas mon établissement.

SCENE XIV.

LES MÊMES, L'OUVRIÈRE.

L'OUVRIÈRE, à Cécile.

Mademoiselle, voici la réponse.

CECILE, prenant la lettre.

Mes jambes fléchissent... (*lisant l'adresse.*) Monsieur
Émile, cette lettre est pour vous.

ÉMILE, la prenant.

Pour moi !.... Qui peu m'écrire ici ?.... Mon agent de
change !... Je suis perdu... (*il lit.*) « Mon cher Émile,
« quelle inquiétude vous nous avez causée... cependant
« nous n'avons jamais douté de votre exactitude... L'ar-
« gent est arrivé à temps..... » Par quel prodige !....
Je ne reviens pas de ma surprise..... Cette somme..... qui
peut l'avoir envoyée.... Quelle idée.... Ce changement de
costume..... ce trouble..... Cécile..... est-ce à vous que je
devrais ?...

CECILE.

Vous ne me devez rien, monsieur Émile..... Vous sou-
vient-il d'une pauvre fille... qu'un inconnu secourut autre-
fois ?...

AIR: Rappelez-moi, je reviendrai. (Simple Histoire.)

Elle était seule sur la terre ;
De misère elle allait mourir ;
Alors une main tutélaire

Vint en secret la secourir.
 Elle accepta... sans la trahir!
 Frappé d'une perte subite,
 Hélas! l'auteur de ce bienfait
 Eut besoin d'elle par la suite...
 Ah! pour qu'elle puisse être quitte,
 Laissez-lui garder son secret!

SCENE XV.

LES MÊMES, TIMOLÉON.

TIMOLÉON, à madame Sainte-Marie.

Ah! vous voici, madame!... Je tremblais que vous ne fussiez déjà partie. Dites-moi... vous connaissez l'adresse de monsieur Émile.... Eh! mais, le voilà... réjouissez-vous, jeune homme.... Je vous apporte une bonne nouvelle.

EMILE.

Que voulez-vous dire?

TIMOLÉON.

Que je viens encore de jouer chez moi... par suite d'un déjeuner et d'un désespoir amoureux... Je vous conterai tout ça... J'en ai découvert de belles sur votre adversaire d'hier..... Monsieur le commandant baron de la Coupe-lucreuse... l'un de mes convives ..

EMILE.

Expliquez-vous?..

TIMOLÉON.

Il vous avait ruiné cette nuit, et il voulait me ruiner ce matin, et après avoir bu mon vin de Champagne encore... ; mais moi, je m'y connais...

AIR : Vaud. de l'Écu de six francs.

J'étais dans la salle de danse
 Quand il vous gagna votre argent ;
 Enfin j'ai fait tourner la chance.

(lui remettant un portefeuille.)

Ah! reprenez tout à présent...
 J'ai vu ses tactiques infâmes
 Et voilà, je peux l'attester,

(montrant un jeu de cartes.)

Tous les rois qu'il faisait sauter...
 Quand je faisais valser les dames.

Tenez, voyez plutôt son jeu... un... deux... trois... quatre... six.. huit... dix rois... Il y en aurait jusqu'à demain, comme chez monsieur Comte... Vous m'avouerez qu'avec ça, si l'on n'avait pas la main heureuse, il faudrait avoir bien du malheur.

MADAME SAINTE-MARIE, à *Emile*, avec dépit.

J'espère, monsieur *Émile*, que mademoiselle vient de vous prouver qu'elle était digne de votre choix.

EMILE.

Oui, je n'oublierai jamais son sacrifice... elle m'a corrigé, madame, et maintenant je serai trop heureux, si mon cœur... si ma main...

TIMOLÉON.

Comment! vous l'aimiez... mademoiselle *Cécile*... Oh! bien alors, je comprends le sacrifice. Monsieur *Émile*, vous pouvez l'épouser en toute sûreté, je vous garantis une femme... comme il y en a peu... Apprenez qu'elle m'a résisté à moi!... Cinquante mille livres de rentes!

MADAME SAINTE-MARIE.

Quant à moi, monsieur *Émile*, je suis heureuse que l'occasion se présente de nous séparer... Demain je quitte Paris...

TIMOLÉON.

Comment, madame... où donc comptez-vous porter vos pas?

MADAME SAINTE-MARIE.

En Allemagne, monsieur, où, dans quelque temps, je me déciderai peut-être à épouser le vieux baron.

TIMOLÉON.

C'est un excellent parti, belle dame... mais puisque vous partez pour l'étranger, je vous offre une place dans mon landau... je partirai aussi... vous courez après la fortune... moi après un usurier... tous les deux volent, madame; puissions-nous les attraper bientôt!

CHOEUR.

AIR: Il faut rire, il faut boire. (Dame Blanche.)

Bannissons la tristesse,
Le bonheur vient enfin
Couronner leur tendresse,
Célébrons leur hymen.

CECILE , *au public.*

AIR : Soldat français, né d'obscurs laboureurs.

Enfin nous voilà tous heureux ,
Et désormais un autre état m'appelle ;
Pourtant du magasin je veux
Garder encor la clientèle.
Pour toujours cesser de vous voir
Serait, hélas ! un sort bien triste ;
Ah ! daignez combler mon espoir,
Et que Cécile chaque soir
Puisse redevenir fleuriste.

.CHOEUR.

Bannissons la tristesse, etc.

FIN.